

Qu'est-ce que la préhistoire

Marcel OTTE

Fondée sur la matérialité, la préhistoire est d'abord un contact, visuel et tactile. Les objets et les traces donnent à voir, à penser et à sentir, tout autrement qu'un texte écrit ou qu'un récit oral. Nos sens reçoivent d'abord un stimulus qui les guide vers la réflexion, et la justification rationnelle ne vient qu'à la suite de cet éveil à la lucidité autant qu'au rêve. L'activité intellectuelle tendue vers la préhistoire touche au plus profond les aspirations et les désirs troubles qui agitent chacun d'entre nous sur son origine, sur sa propre nature, donc sur sa destinée. Sans rien savoir du pourquoi, nous cherchons, et cette activité nous tient tout entier en concentration, bien avant une éventuelle et authentique quête d'une réalité historique aléatoire, elle ne servira au mieux que de prétexte. La préhistoire se fonde sur l'émotion d'abord, sans laquelle elle n'existe pas. Comme une musique, comme un poème, elle est portée par un besoin essentiel d'harmonie, de mystère et d'une vague notion de « vérité », toujours rêvée mais jamais réelle. Il faut savoir l'avouer.

1. La bipédie

L'évolution humaine se fonde sur un défi lancé à la biologie : ce primate a choisi la bipédie, par goût d'aventure et poussé par l'audace. Aucune autre justification ne peut expliquer, car « tout était prêt » avant de quitter la protection forestière. Toute tentative non prévue aurait été anéantie par les dangers présents dans les paysages ouverts. Parmi tous les primates, seuls les hominidés ont tenté et réussi cette opposition radicale avec leur destin naturel. La compensation existentielle à cette déficience anatomique a été produite par l'emploi d'outils « extra-somatiques », c'est-à-dire extérieurs au corps, et contre les lois de l'environnement géographique. Ces objets façonnés, impliquaient les réflexions qui les ont faits naître et elles restent encore lisibles sur les stigmates de taille, comme des séquences linguistiques fossilisées. Ces objets prolongent les mains mais aussi ils donnent un sens aux membres qui en sont dépourvus : ils indiquent la valeur des gestes dans leurs réalisations et dans leur aptitude à transformer le monde alentour. Le véritable défi de l'esprit à la condition originelle enclenche toute l'aventure humaine, encore active sous nos yeux. Le premier primate qui l'a tentée fut doté d'une audace irréversible : tous ses descendants n'ont plus eu ce choix, ils devaient poursuivre sur cette voie sans cesse (Fig. 1).

2. La rétroaction : culture - biologie

La « modernisation » du squelette humain s'est poursuivie constamment selon cette ligne directrice. La locomotion bipède entraîne, sans discontinuité, le redressement du squelette et la libération des bras donc des mains. Les forces de stabilisation de la charpente imposent un arrondissement perpétuel du crâne afin de l'équilibrer sur la colonne. Il n'est donc pas nécessaire de chercher un point d'origine des hommes modernes : ce processus eut lieu partout sur la terre et à tous moments de notre évolution. Il est encore en cours actuellement, parfois jusqu'à l'exagération de cet effet mécanique, lorsque la tête possède

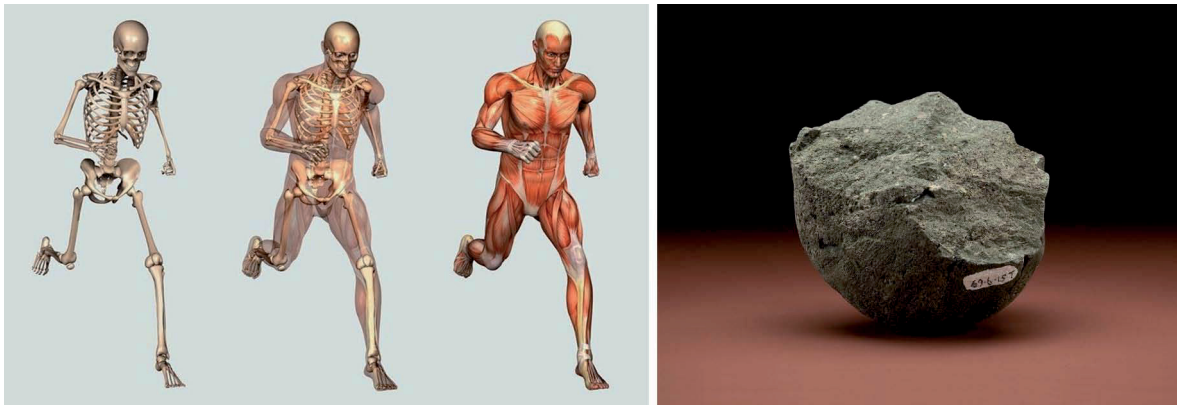


Fig. 1 – La bipédie fut la première audace, elle a été compensée par l’usage d’objets, extérieurs à l’anatomie. D’après Johanson & Edgar, 1996.

cette tendance à tomber vers l’arrière. La modernisation de notre anatomie et de notre encéphale est une simple conséquence lointaine de la bipédie. Il s’agit d’un processus lié à la gravité universelle, sans aucun rapport ni avec la cognition, ni avec la dimension du cerveau, ni avec l’une ou l’autre « espèce » humaine supérieurement évoluée. Ce processus mécanique prend simplement de l’ampleur selon la densité des échanges démographiques qui l’accroissent à mesure du rythme imposé par le temps et par les uniformisations biologiques. Comme dans tout espace ouvert, ces tendances s’uniformisent davantage qu’en milieux restreints. Symétriquement, les populations d’anatomie archaïque procèdent d’isolats endogamiques dans lesquels les traits originels sont non seulement conservés mais surtout accentués tels des caricatures, autant dans les îles actuelles qu’en Europe pléistocène, relativement protégées des apports extérieurs (Fig. 2).

3. Défier le temps et l’espace

Dès lors, l’humanité a quitté la protection forestière grâce autant à ses règles sociales qu’à ses conquêtes balistiques, sur le temps et sur la distance par le jet à bras tournoyants ou

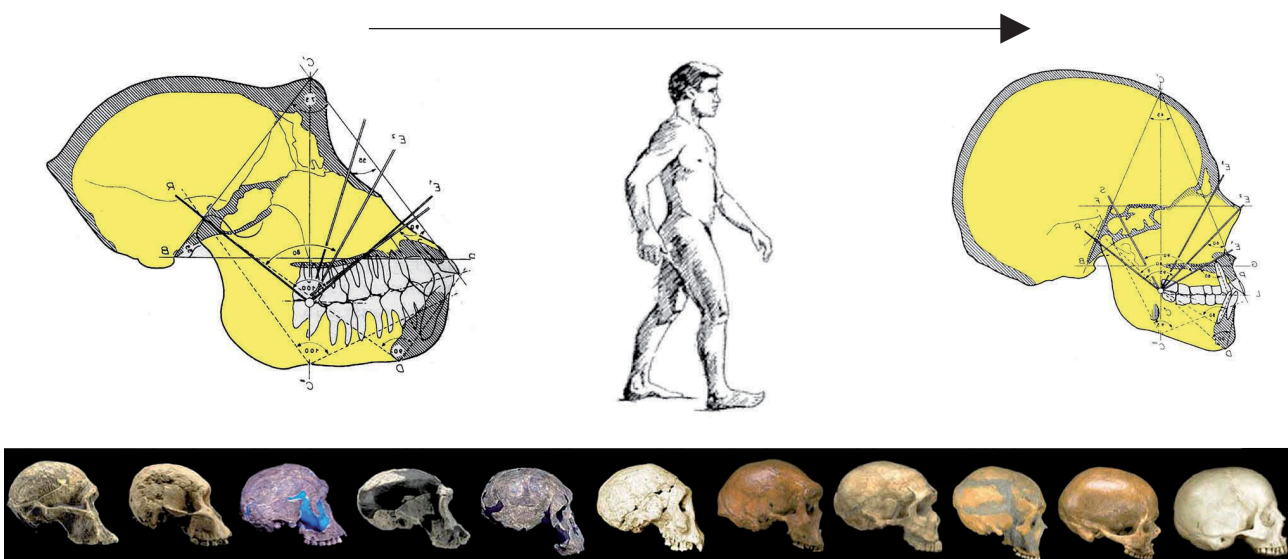


Fig. 2 – L’arrondissement du crâne n’est que l’effet rétroactif de la bipédie. Aucune région, aucune période ne constitue le point d’origine de ce processus mécanique totalement universel. D’après Leroi-Gourhan, 1965.

par le relâchement d'arcs tendus. Les contraintes passent alors de la biologie à la culture car les lois nouvelles permettent la libération vis-à-vis de la nature mais elles imposent des coutumes, qui forment les nouvelles règles destinées à garantir la survie et le respect réciproque. À ce titre, elles tendent à se sacrifier car elles entrent parmi les moyens de subsistance, donc donnent les clefs de la vie elle-même. C'est en tous les cas sous cette forme que les règles sociales s'instituent et se perpétuent. Elles se présentent désormais comme les voies obligatoires d'une vie, en prolongement à celles refusées spontanément par les lois naturelles. Ces codifications passent alors par le langage, le récit mythique et les comportements codés propres à chacune de générations et à chacune des fonctions sociales. L'humanité constitue ses propres cadres de règles, qu'une nouvelle audace devra forcer, ouvrir au titre perpétuel de la liberté, devenue davantage conceptuelle que physique (Fig. 3).

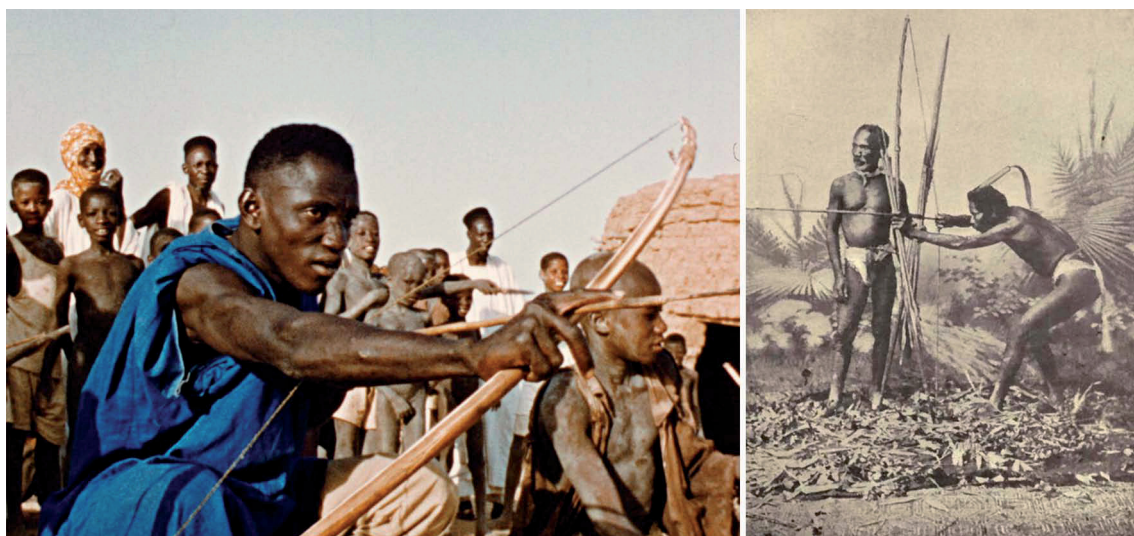


Fig. 3 – Les procédés balistiques fondés sur les tensions relâchées permettent la conquête de la distance et de la vitesse. Ils ont fait de l'homme un concurrent des dieux (arc africain et armes des « negritos » aux Philippines).
D'après Ki-Zerbo, 1980.

4. La technique et le symbole

L'outil devient le symbole de cette opposition à la nature, et son perfectionnement se fera comme une sournoise entreprise de pénétration perpétuelle de l'esprit contre les forces naturelles afin d'imposer la volonté humaine, toujours plus subtile, plus puissante. Les mythologies ont incarné cette tendance fondamentale dans l'espace des dieux qui forgent les peuples par l'usage d'armes redoutables, tel le glaive, l'épée ou le marteau. L'outil, devenu arme, se retourne alors contre la pensée qui la fait naître. Il devient la trace de la subordination des hommes entre eux, et le symbole des forces naturelles mises au profit de l'existence humaine. Toute nouvelle forme ainsi inventée devient donc une création inouïe opposée aux productions biologiques naturelles. Il incarne cette pensée audacieuse, autant dans sa silhouette que dans son efficacité suggérée, tel un signe de sa puissance.

Mais toute tendance technique, tournée vers la mise en évidence d'une perfection efficace, exprime surtout la force évolutive tendue vers l'équilibre, la symétrie et l'élégance. Aucune contrainte technique n'agit plus alors dans le sens imposé par des lois physiques, mais elle fonctionne précisément en sens opposé, vers un jeu avec leurs contraintes. Comme si le geste tendait à dépasser les obligations imposées par la matière, afin de se laisser uniquement guider par le goût de la forme pure, inédite, créative. Toute entreprise vers une meilleure efficacité sur le réel va fatalement aboutir à des résultats exactement inversés :

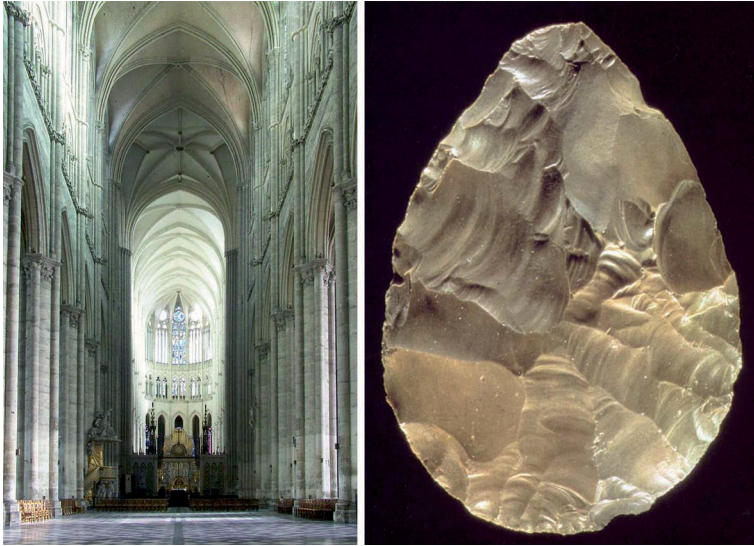


Fig. 4 – La tendance esthétique l’emporte toujours sur la seule efficacité (biface de Syrie, d’après Jean-Marie Le Tensorer 2009; nef de la cathédrale d’Amiens). Les fonctions mécaniques sont assurées symboliquement (couverture, outil), mais l’évidence est d’ordre harmonieux.

l’idée de cette réalisation mécanique sera alors reléguée au statut de symbole, aux sources des quêtes purement esthétiques. Un peu comme les épées d’apparat, jamais utilisées en combat mais toujours davantage expressive de l’idée du prestige conféré par la victoire, dès qu’elles ne sont plus qu’un signe. Les halberdes des gardes suisses ne peuvent plus être utilisées depuis longtemps, elles sont réduites à des formes pures et relèvent de fonctions exclusivement ostentatoires. Dès le paléolithique ancien, cette tendance esthétique l’emporte sur celle mise au service de l’efficacité, et elle se trouve à la source de nos confusions typologiques actuelles, car leur emploi est alors extrêmement limité dans l’espace et dans le temps : elles sont entrées dans les champs des variations dues aux seuls choix traditionnels qu’elles incarnent (Fig. 4).

5. L’action démiurgique

Parmi toutes ces créations techniques opposées à la nature, se place la maîtrise du feu, la plus emblématique, car elle offre des possibilités immenses à l’emprise de la conscience, réellement devenue « démiurgique ». La chaleur dans le froid, la lumière dans l’obscurité, les modifications de la matière sont désormais au service de la conscience et de la volonté humaine. Tout cet arsenal donne à l’esprit humain, bien davantage que ces réalisations extraordinaires : il offre surtout la conviction que toute force peut être comprise et mise au service de la conscience dans ses activités pratiques. L’homme se défie aux dieux, c’est là où la mythologie vient apporter témoignage de cette dimension proprement métaphysique : c’est là où Prométhée est condamné pour avoir volé aux dieux les clefs de ce pouvoir et de les donner aux hommes. Car, sur le long terme, la pensée métaphysique n’a rien de l’anecdote, elle donne une explication à des situations longues et vécues aux origines des temps, elle justifie les fonctionnements actuels et leur donne une explication cohérente, et ainsi affermit les coutumes, y compris celles opposées à l’ordre du monde.

Mais le feu, est d’abord un « foyer », là où la famille et le groupe se rejoignent et se protègent. C’est autour du feu que les règles sont transmises et que les enseignements sont prodigués. C’est là aussi que se manifestent les esprits lors des danses rituelles. C’est là encore où les contes sont rappelés et où les informations sont partagées, les projets définis. Autour des foyers, la société conforte surtout sa cohésion et sa perpétuité. En ce sens, le feu est sacré, c’est lui qui établit le rapport fondamental entre les esprits solidaires et la nature hostile : les animaux ne s’en approchent pas et les lois climatiques s’y inversent (Fig. 5).

L’usage du feu transforme aussi de façon définitive la matière, elle transcende ses caractéristiques naturelles, sur le mode alchimique. Les métaux changent de statut, passent d’un élément à un autre, offrent des combinaisons inédites, et modifient profondément les sociétés qui en maîtrisent les méthodes de traitement. D’abord ostentatoire, le métal



Fig. 5 – En outre, le feu devient « foyer » : il rassemble, il protège, c'est là où l'éducation peut être renouvelée, et les cérémonies accomplies collectivement et ostensiblement (Boschimans). D'après Patou-Mathys, 2007.

brille puis se combine en matériaux nouveaux aux critères mécaniques inconnus dans leurs états naturels. Il confère donc un prestige à ceux qui s'en rendent maîtres, même si ce n'est pas d'abord dans le domaine spécifique de l'efficacité technique. Le symbole de cette conquête s'impose d'abord et bien avant tout rapport à la réalité pratique. Les objets décoratifs en bronze n'offrent aucun avantage sinon de prestige, l'or est malléable et le cuivre s'altère. Pourtant sur leurs prémices, toute la sidérurgie va faire basculer l'évolution humaine, de la production alimentaire vers la puissance économique exponentielle et sans autre but que s'accroître sans fin. Le contrôle des techniques va à l'encontre des intentions initiales, car elles évoluent en totale autonomie par leur seule dynamique, tel un astre se meut dans l'espace infini, poussé sur son impulsion initiale. Tout développement technologique va dans le même sens, lancé par une idéologie, il se retourne très vite vers ses concepteurs et vers leurs intérêts, il n'obéit plus qu'à ses seuls principes.

Dressés contre les lois de la gravité, les monuments établissent un rapport entre cosmos et la terre humanisée, ils perpétuent une intention, ils donnent corps à un idéal en lui offrant une pérennité ostentatoire, imposée à tous comme une montagne ou un élément d'ordre naturel. Ils demeureront davantage que la vie organique, davantage même que les sociétés qui les ont voulus, ils en sont les garanties pour l'éternité, au moins dans leur vocation première. Partout, les sociétés humaines ont tenté de capturer le temps et le paysage en pétrifiant une pensée dans un signe gigantesque et ferme. Ces marques spectaculaires nous sont parvenues quelques fois dès le néolithique, mais il suffit de pénétrer dans une grotte décorée profondément pour se sentir imprégné par la pérennité de la roche où ces décors sont placés. Ils s'y imposent contre le temps, via des images matériellement durables, bien au-delà des concepteurs mythologiques, bien après la disparation des artistes, car les mythes sont conçus pour combattre l'éphémère, et le monument est là pour leur transmettre cette éternité, il en porte le témoignage évident.

Dans un processus de glissement structurellement analogue, la force de l'animal, massif, redoutable, dangereux, est transposée d'une observation coutumière vers une capture offerte par sa seule image. Le procédé est évident dans les civilisations récentes qui procèdent par l'illustration mythologique. Mais tous les crânes et les vestiges massifs d'animaux préservés forment images tout autant, dès les phases les plus anciennes de l'humanité. Seul leur symbole importe donc, sous la forme analogique d'un trophée, ou sous la forme réaliste des ossements eux-mêmes, voire sous la forme symbolique du mot, du rêve, du concept. Ce glissement va jusqu'à affecter les religions récentes, qui voient la réincarnation de divinités aux formes animales, en opposition systématique avec

les dieux éthérés et abstraits imposés par les religions du Livre. La plupart du temps, l'abstraction n'a pas convenu aux esprits tenaillés par le besoin d'une réalité analogue à celle vécue : toute hérésie a trouvé son fondement dans cette attirance vers le réel vécu au quotidien.

La même phobie du monde sauvage ne s'applique plus seulement à l'image ou à l'idée mais s'étend bientôt au comportement animal : sa force pousse inmanquablement la métaphysique à dompter aussi sa façon d'être, à lui imposer nos manières de faire et de vivre, à le domestiquer. Seul le statut élevé d'un animal sauvage justifie l'entreprise de sa maîtrise, elle agit comme vecteur du défi, opposé à l'homme contre toute nature, contre tout ce qui n'est pas lui. Ces forces sauvages entrent d'abord dans le mythe où elles restent intouchables, puis elles surgissent en termes de comportement dans les pratiques rituelles, enfin elles aboutissent à des coutumes d'élevage où elles perdent toute sacralité. Toutefois, nous ne domestiquons pas toutes les espèces, et nous ne livrons qu'une frange de liberté mesurée aux « animaux de compagnie », qui précisément sont intégrés socialement car ils incarnent cette sauvagerie nostalgique. La domestication constitue un pas supplémentaire dans l'emprise de la pensée symbolique sur le monde. Elle incarne la puissance sur le comportement dangereux, elle le rend compréhensible, car intégré aux règles sociales. La sauvagerie est alors perdue au profit des activités profanes, sinon de manière très significative dans des « jeux », tels la corrida ou les rodéos, où une partie des risques est restituée à la vitalité naturelle et où ils témoignent encore de ces défis originels.

6. *L'esthétique et la fonction*

Le plus beau combat se joue toutefois contre sa propre mort, et contre l'absurdité du temps vécu personnellement déroulé aux dépens de nous-mêmes. La sépulture vient lutter contre cette angoisse offrant un substitut à la durée perdue dans la réalité, mais indiquée par les aménagements ultérieurs à l'existence commune. Les vestiges des défunts donnent un destin aux vivants : ils sont ainsi distingués des vestiges animaux, qui suivent un autre sort symbolique que le nôtre. Toute une gamme de signes les désignent dont les couleurs de la vie (ocres), les armes, les images animales, les fonctions des vivants, les offrandes, comme destinées à un prolongement de l'existence. Souvent, les cranes seul portent des traitements particuliers car c'est là où la conscience se tient durant la vie. Ils sont isolés, séparés, aménagés, et modelés, tels des masques. L'image humaine est alors créée en substitution à la face vivante. Cette illusion analogique peut dès lors persister indéfiniment, en conservant les traits physiques du vivant et les aspects sereins qui lui donnent accès à la perpétuité. L'histoire des masques s'amorce là, à la rencontre entre l'individu et son rôle : le premier est fugace, le second persiste et se replace indéfiniment sur d'autres visages, y compris sur ceux d'autres défunts. Le masque théâtral ne possède pas d'autre fonction, pas d'autre origine, pas d'autre justification, y compris en Afrique, en Mélanésie, ou aux Amériques. Il s'agit toujours d'offrir un rôle fixé d'avance à une contingence qui, elle, varie indéfiniment, précisément dans les phases successives des états de la vie d'un individu. Le masque fige un instant et lui impose un rôle déterminé à l'avance et définitivement. Les premières sépultures ont provoqué cette avalanche sans fin qui nous trouble encore à chaque festival, à tous les carnivals et aux théâtres de nos rues, car un visage exhibé en société est encore un masque (Fig. 6).

7. *Les transferts vitaux*

La véritable conquête sur l'existence passe par l'alimentation qui transfère l'énergie d'une vie à l'autre, et partout cet échange est à la fois à fondement végétal et essentiellement

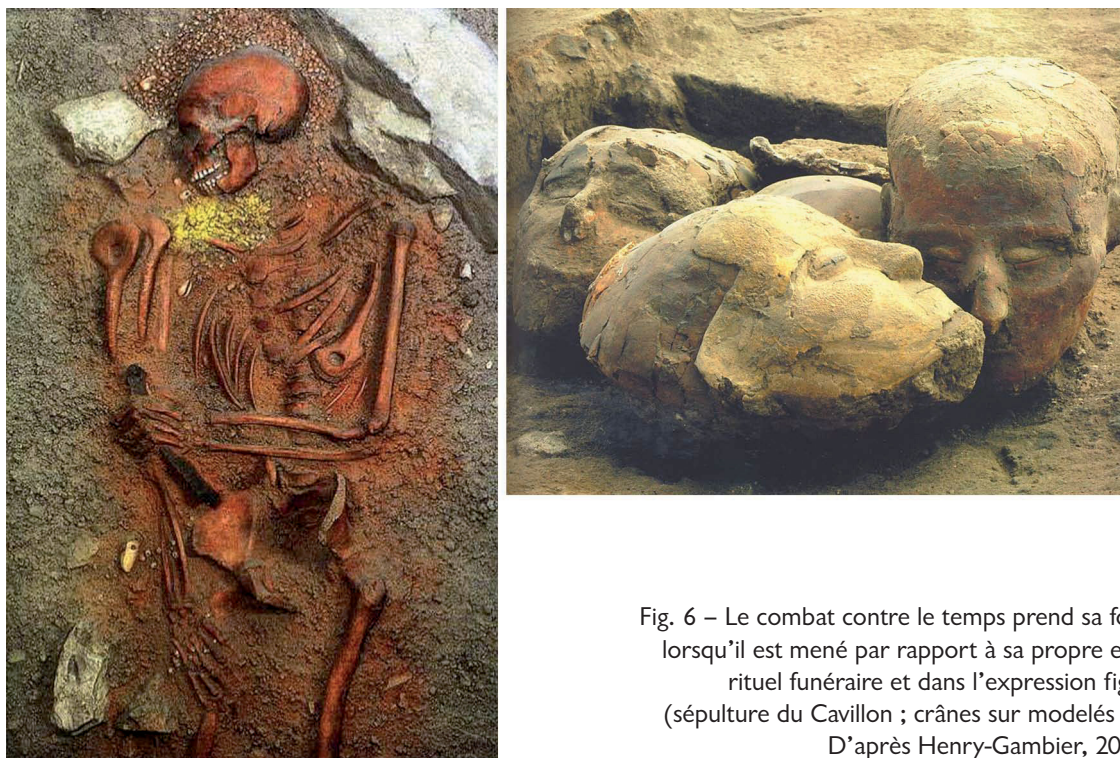


Fig. 6 – Le combat contre le temps prend sa forme la plus vive lorsqu'il est mené par rapport à sa propre existence, dans le rituel funéraire et dans l'expression figée des masques (sépulture du Cavillon ; crânes sur modelés d'Aswad, Syrie).
D'après Henry-Gambier, 2003 et May, 1986.

une affaire féminine, comme la naissance des êtres humains elle-même ! Cette attraction vers les graines sauvages, charnues et énergétiques, se place autant chez les peuples prédateurs qu'agriculteurs. Les céréales sauvages sont récoltées autour de l'habitat par les femmes et par les enfants, sans prestige, mais sous une forme absolument cruciale : la vie elle-même du groupe y trouve ses ressources. La chasse est laissée aux défis destinés à structurer la société, elle n'a de valeur que symbolique, spectaculaire comme chez les classes sociales qui les pratiquent encore dans nos milieux culturels. Aux deux extrémités de la consommation, se placent les rituels soit de sélection et des récoltes destinées à la revitalisation, soit de restitutions d'une partie des énergies récoltées par une offrande aux forces naturelles qui les ont fait croître (Fig. 7). La relation à la vitalité est une affaire grave, qui n'a rien à voir avec les festivités excessives liées à l'abattage du gibier, tout est ici sérieux et attentif, respectueux autant des forces naturelles que de la distribution au sein du groupe social. Cette sacralité ne peut être exercée que par les femmes dans leurs fonctions génératrices, discrètes et coutumières, comme elles le sont dans la procréation. Cette gravité discrète s'oppose à l'ostentation de la chasse et de ses excès, d'autant plus expressifs qu'ils se savent inutiles, voire



Fig. 7 – L'alimentation du groupe humain est assurée par la récolte des céréales (domestiques ou sauvages). Ces tâches vitales sont confiées aux seules femmes procréatrices ; la mise à mort sanglante de l'animal est réservée aux seuls hommes, mais elle n'est pas vitale pour ce groupe (récoltes de riz sauvage en Afrique ; restitution d'une partie de la récolte de maïs domestique dans le Sud-Ouest américain).
D'après Reed éd., 1977.

marginaux. Leur motivation symbolique exclusive organise le groupe et combat les êtres d'aspect dangereux, ils sont laissés aux jeunes hommes afin de tester leur bravoure.

Une fois enclenchée, la domestication des céréales provoque des bouleversements sans fin, la démographie doit augmenter pour rencontrer les tâches diverses nouvelles, la nature s'appauvrit en réduisant sa diversité, et les déplacements coloniaux s'imposent. La maladie s'implante dans tous les paysages sous contrôle. Les besoins en terre nouvelles sont sans limite, l'expansion s'étend en tuant surtout l'esprit sauvage des hommes restés prédateurs : ils en perdent les valeurs et l'audace, comme les Aborigènes actuels. Moins qu'une modification des ressources, le néolithique est surtout une perte de foi, une réduction des mythes et un passage progressif aux religions avec des dieux et panthéons : tout le cosmos sera à l'image de l'homme et sous son emprise, même les forces inconcues. L'idéologie néolithique se diffuse bien plus rapidement que l'économie qui la suit : elle fascine car elle impose sa loi aux forces naturelles, comme s'il s'agissait d'un progrès de la conscience sur le déroulement du monde. Aucune bataille aucune guerre ne peut lutter longtemps contre le flux des idées, et nous en sommes toujours là : les illusions idéologiques touchent loin au-delà des frontières, et elles tuent bien plus sûrement que les armes.

Les concentrations démographiques s'ensuivent inévitablement. Elles exigent l'écriture qui inhibe l'imagination et le récit oral. Les règles sont inscrites, elles perpétuent des lois auxquelles on peut retourner, se référer. Ce n'est plus le ciel pris à témoins, c'est la loi qui s'impose via le texte écrit, codifié, figé. Il devient synonyme de l'ordre, de la raison, du bien et de la justice. Les rapports ne subissent plus d'initiative, de compassion, de liberté, sinon si elles sont référentielles à des codes, dépassés dans l'existence, mais consensuels.

Toutefois, toute loi appelle à la révolte, exactement comme les contraintes naturelles ont conduit à l'audace de la bipédie, ou au façonnement des outils, à la maîtrise du feu. L'esprit humain ne se satisfait jamais des contraintes : c'est la loi implacable imposée par la préhistoire humaine, perpétuellement recommencée : l'aventure donne sa substance à l'existence, sa valeur doit être sans cesse renouvelée, entretenue, défendue. Plus que jamais, les contacts tissés de façon aussi serrée à travers les sociétés actuelles limitent les initiatives et leurs espaces. La Préhistoire nous met devant nos responsabilités. Le dogmatisme des cardinaux s'est trouvé confronté à la force des mystiques, car l'humanité alterne toujours la règle et l'audace.

Désormais, notre lucidité nous interdit l'accès à la satisfaction de laisser les mythologies ou les « lois naturelles » expliquer toutes situations neuves et traversées au fil du temps. Et, par la conscience, nous avons échappé au déterminisme biologique. Mais l'exercice exacerbé de cette conscience nous impose aujourd'hui d'assumer la pleine responsabilité de nos choix. Toute la préhistoire humaine a démontré que seules nos décisions ont guidé notre évolution. Ce qui a fait l'homme ce ne sont ni les contraintes environnementales, ni ses propres composantes biologiques, mais toujours ses propres décisions, fondées sur ses rêves et systématiquement opposées précisément aux lois, naturelles ou humaines. Cette leçon donnée par la préhistoire nous impose de savoir où sont nos devoirs, et nous indique que seuls nos choix nous ont toujours « déterminés », et que nous sommes devenus totalement responsables de ce que nous allons devenir.

Remerciements

L'auteur dédicace cet article à Fernand Collin. Il remercie aussi les dessinateurs et les photographes qui lui ont permis d'assembler des nouvelles compositions. Les figures furent réalisées avec l'aide dévouée de David Delnoy.

Bibliographie

DONALD J. & BLACK Ed., 1996. *From Lucy to Language*. Orion House, New York.

HENRY-GAMBIER D., 2003. Évolution des pratiques funéraires en Italie au paléolithique supérieur. In : Vialou D., Renault-Miskovsky J. & Patou-Mathis M. (dir.), *Comportements des hommes du Paléolithique moyen et supérieur en Europe : territoires et milieux. Actes du Colloque du G.D.R. 1945 du CNRS, Paris, 8-10 janvier 2003*, ERAUL, 111, Liège : 213-229.

KI-ZERBO J. (éd.), 1980. *Histoire générale de l'Afrique. I. Méthodologie et préhistoire africaine*. Unesco, Paris.

LE TENSORER J.-M., 2009. La recherche de la

symétrie. In : Azoulay É., Picq P., Vigarello G., Marc Nouschi M. & Gaillard Fr. (éd.), *100.000 ans de beauté*, Gallimard, Hors-série Beaux Livres, Paris.

MAY F., 1986. *Les sépultures préhistoriques. Étude critique*. Édition du CNRS, Paris.

OTTE M., 2018. *L'audace de Sapiens. Comment l'humanité s'est constituée*. Odile Jacob, Paris.

PATOU-MATHIS M., 2007. *Une mort annoncée. À la rencontre des Bushmen, derniers chasseurs-cueilleurs du Kalahari*. Perrin, Paris

REED Ch. A. (éd.), 1977. *Origins of agriculture*. International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences (9th : 1973 : Chicago, Ill.), Mouton, La Haye.

Résumé

Science de l'auto-intelligence, la Préhistoire définit des trajectoires qui nous expliquent et nous justifient. Sa fascination se fonde aussi sur la texture, la plastique et l'esprit dégagé par chaque trace auréolée d'un profond passé. La clarté offerte par cette vision rétrospective dégage l'humanité de toute attache biologique, de toute dépendance à l'environnement : elle nous impose de voir notre totale responsabilité aux fondements de notre destin, passé et futur.

Mots-clés : Préhistoire, bipédie, rétroaction, culture et biologie, temps et espace, technique et symbole, démiurgique, esthétique et fonction, transferts vitaux.

Summary

Prehistory works like a mirror of our self, it defies trajectories that explain and justify us. Its fascination power is also taken from textural, plastic and the spirit that comes out any material traces as testimony of a deep past. The brightness given by this backwards vision shows humanity totally free from biological constrains and from any environmental dependency: it imposes to see our total responsibility about our destiny, either in the past or in the future.

Keywords: Prehistory, bipedalism, feed-back process, coevolution, time and space, technology and symbols, demiurge, aesthetic and functionality, life exchanges.

Marcel OTTE
Professeur émérite de Préhistoire
15, rue Joseph Delbœuf
BE - 4020 Liège
marcel.otte@uliege.be